



## Le baiser de Salomé

Je sors de l'Opéra où m'avait emmené une charmante créature pour fêter mon anniversaire. Elle avait certainement autre chose en tête puisqu'elle avait choisi Salomé de Richard Strauss dont le livret fut écrit directement en français par Oscar Wilde – texte extraordinaire démentant Gide qui considérait que Wilde n'avait écrit que des chefs d'œuvre manqués.

Ce fut vraiment ma fête ! Ah ma tête ! Non seulement elle m'aime, mais en plus elle me révèle ce qu'aimer veut dire pour une femme. Moralité : pour un homme, ne pas être aimé est peu drôle, mais être aimé est terrible. Nous y perdons toujours quelque chose – une tête quand la belle se prend pour Salomé ou Judith, autre chose si elle aime le cinéma japonais (allez voir ou revoir le formidable *Empire des sens*). Elles ne sont pas méchantes, seulement amoureuses, et l'on ne peut manquer de se dire qu'un homme amoureux est forcément courageux ou un peu paranoïaque, voire les deux en un !

La princesse Salomé (la paisible en hébreu !) s'éprend d'un hurluberlu sorti de nulle part, prophète du désert sentant bon le sable chaud et nommé Iokanaan (qui deviendra notre saint Jean-Baptiste), qui, bien que sous les verrous, fait peur à sa mère Hérodiade et à son beau-père Herodias, gouverneur de Judée. Un prophète, cela n'a évidemment pas le goût des créatures. Elle a beau chanter « Iokanaan ! Je suis amoureuse de ton corps. Ton corps est blanc comme le lys d'un pré que le faucheur n'a jamais fauché. », il ne répond que par un classique « Arrière, fille de Babylone ! C'est par la femme que le mal est entré dans le monde. [...] Je n'écoute que les paroles du Seigneur Dieu. » Salomé ne se décourage pas pour si peu, et précise qu'elle est surtout amoureuse de sa bouche « Ta bouche est comme une bande d'écarlate sur une tour d'ivoire. Elle est comme une pomme de grenade coupée par un couteau d'ivoire. [...] Laisse-moi baiser ta bouche. » Le prophète n'entend décidément pas la galanterie « Jamais, fille de Babylone ! Fille de Sodome ! Jamais ! », mais Salomé, vraiment décidée, rétorque par un prémonitoire « Je baiserais ta bouche, Iokanaan. Je baiserais ta bouche. »

Je ne vous raconte évidemment pas toute la pièce. Sachez seulement que Salomé doit participer au banquet de sa mère et de son beau-père, au cours duquel celui-ci, qui n'a rien d'un prophète, demande qu'elle danse, et lui promet pour cela tout ce qu'elle voudra, fut-ce la moitié de son royaume. Elle exécute alors sa fameuse danse des sept voiles, invention d'Oscar Wilde pour laquelle il ne donne aucune précision, ce qui laisse au metteur en scène toute latitude pour imaginer ce qu'il veut. Celui de l'Opéra de la Monnaie à Bruxelles, Guy Joosten, fait plonger sa Salomé sous la table apportant aux convives – notamment des dignitaires religieux costumés en pasteurs protestants – des plaisirs qu'un homme bien né refuse difficilement.

La danse achevée, Salomé réclame alors son dû « Je veux qu'on m'apporte présentement dans un bassin d'argent [...] la tête de Iokanaan. ». Hérode évidemment se dégonfle – n'est-ce pas un homme ? –, la nouvelle religion qui émerge s'annonce puissante, et comme son trône n'est guère solide, il cherche donc à ménager la chèvre et le chou. C'est un futur socialiste européen ! Devant une fille aussi décidée, il n'a plus que ses yeux pour pleurer, et se lamente – « Votre beauté m'a terriblement troublé, et je vous ai trop regardée. Mais je ne le ferai plus. Il ne faut regarder ni les choses ni les personnes. Il ne faut regarder que dans les miroirs. Car les miroirs ne nous montrent que des masques. »

Hérode ne s'en sortira évidemment pas tout comme le grand prophète qui, lui, y laissera sa tête. Si, devant le chef de l'inspiré la regardant sur un plat d'argent, Salomé semble d'abord triompher « [...]tu es mort et ta tête m'appartient. Je puis en faire ce que je veux. », elle n'en reste pas là, et, comme elle n'est vraiment pas méchante, reparle vite d'amour « Ah ! Iokanaan ! Iokanaan, tu as été le seul homme que j'aie aimé. Tous les autres hommes m'inspirent du dégoût. Mais toi, tu étais beau. Ton corps était une colonne d'ivoire sur un socle d'argent. C'était un jardin plein de colombes et de lys d'argent. [...] Oh !comme je t'ai aimé ! Je t'aime encore, Iokanaan. Je n'aime que toi ... J'ai soif de ta beauté. J'ai faim de ton corps. » Plus loin encore : « Ah !j'ai baisé ta bouche, Iokanaan, j'ai baisé ta bouche. Il y avait une âcre saveur sur tes lèvres. Était-ce la saveur du sang ? ... Mais peut-être est-ce la saveur de l'amour. On dit que l'amour a une âcre saveur ... ».

Hérode, à ce spectacle, n'en peut plus, et ordonne à ses soldats de tuer Salomé, qui périt écrasée sous leurs boucliers ! Quelle idée ! même si comme le remarque Michel Leiris dans *l'Âge d'homme*, ce n'est pas tant la réaction d'un féroce que d'un terrifié ! De quoi avait-il donc peur ? De Dieu ? Évidemment non ! mais de la femme ! Le même Leiris avouait d'ailleurs combien ces femmes châtreuses participaient de son fantasme fondamental en le faisant b..... au contraire de celles qui font les victimes. Il faut dire que ce ne sont pas les héroïnes de Clotilde Leguil qui l'inspiraient, mais tout simplement sa Tante Lise, plantureuse cantatrice qui chanta Salomé et Judith « J'ai eu entre les mains plusieurs photos de Tante lise dans le rôle de la Salomé de Richard Strauss. J'étais totalement bouleversé au spectacle de sa forte poitrine retenue par deux plaques de métal ouvragé, sur sa chair nue ou sur un maillot rose, et il me semblait respirer son odeur. » (*L'âge d'homme*, Paris, Folio, 1973, p. 93.)

Comme ce n'est vraiment pas une bonne idée que d'occire les Salomé que vous ne manquerez pas de rencontrer, je vous propose plutôt d'aller à Montpellier, mais en restant dans votre fauteuil, c'est-à-dire de lire *le Parlement de Montpellier*, la conversation entre les enseignants de vos sections cliniques en mai 2011 – elle va paraître prochainement, et Christiane Alberti m'en a transmis les bonnes feuilles. Jacques-Alain Miller y commenta des textes de différents collègues dont un Belge improbable, Philippe Hellebois, auquel il avait demandé de phosphorer au préalable sur une phrase de Lacan extraite du Séminaire XXIII *Le sinthome* : « L'extrême de l'érotisme féminin, c'est le fantasme de tuer l'homme. »

Jam y dit en substance que tuer l'homme, et/ou lui couper ceci ou cela, ne sont pour une femme que des façons fantasmatiques de jouir du phallus. C'est assez génial parce que ça unifie deux propos différents de Lacan s'agissant de l'*eros* de ces dames. Le premier qui définit l'amour qu'elles aiment plus que tout – n'entendent-elles pas toutes suffisamment le latin pour dire *amo amare* ? – comme une passion du manque et de la castration « aimer, c'est donner ce qu'on n'a pas », et le second qui dit combien elles trouvent sur le corps de l'homme

le signifiant de leur désir. En effet, elles aiment aussi les jeux du corps, ce qu'à l'heure de l'hystérie ordinaire, l'obsessionnel de base méconnaît volontiers. La littérature sur ce point n'est pas toujours très claire. La tête de saint Jean Baptiste, c'est bien, mais le signifiant du désir n'est-il pas ailleurs ? Bon, on refoule !

Un mot encore sur la mise en scène. La Salomé de la Monnaie en ce mois de février 2012 était plantureuse à souhait, blonde comme les blés quand ils ne sont pas baignés de soleil, bref comme le disait le même Leiris, elle était un tantinet génisse, mais très sympathique, à mille lieues de la beauté vénéneuse et brûlante qui nous rassure parce que l'on croit ne jamais la rencontrer. Celle-ci semblait plus ordinaire, mais faisait d'autant plus mouche – c'est celle dont l'on ne craint rien, que l'on épouse parfois en espérant avec elle pouvoir faire le fils longtemps encore, mais c'est aussi celle qui vous prépare l'un de ces chocs dont vous ne vous remettez peut-être qu'en allant voir Jam ou l'un de ses vaillants collègues.